

*Troisième nouvelle de Dorémieux, publiée l'année de ses vingt-deux ans dans le numéro 17 de Fiction (avril 1955), cette nouvelle, jamais rééditée jusqu'à ce jour, contient en germes quelques uns des thèmes principaux de son auteur. Mêlant images de mort et de féminité, elle nous parle déjà, sous des dehors extrêmement classiques, de ses peurs et de ses obsessions...*

## Le Ballet

Le grand événement de la saison de Paris, cet hiver-là, fut le retour dans la capitale des ballets Raymond Poinso, après une tournée triomphale de deux ans à travers le monde. Dès l'affichage des représentations, la foule se pressa aux guichets. La générale, longtemps annoncée, promettait d'être une des plus élégantes et des plus spectaculaires de l'année.

Un des ballets inscrits au programme de cette générale avait pour argument le « *Boléro* » de Ravel, avec une chorégraphie nouvelle de Serge Souvarine, l'étoile de la troupe, un Russe né en France. Celui-ci le dansait en personne, en compagnie de sa femme, la belle Sylvia Beauchamp.

Ce ballet fit une impression bizarre. Souvarine avait « visualisé » le « *Boléro* » avec un étrange sens du morbide. Le ballet offrait, sous l'effet conjugué des projecteurs, du décor et de la chorégraphie extrêmement suggestive, une allure macabre particulière, qui laissa les spectateurs de la générale sur un sentiment de gêne confuse et modéra leurs applaudissements.

Le « clou » était le tableau final où le jeune homme, héros du ballet, enlève le masque sombre de la mystérieuse créature drapée de noir qui l'a entraîné dans une danse de plus en plus effrénée. Une fois le masque arraché, lui apparaît seulement, avant qu'il tombe à terre, le visage défait de la mort dans une nuit subite autour de lui. Il a dansé avec sa Mort.

Le savant concours des éclairages et du grimage donnaient à cet instant à la figure de la danseuse un aspect sinistre, l'apparentant à une face de Méduse brusquement évoquée hors de l'obscurité. L'effet tenait un peu trop du Grand Guignol pour ne pas choquer le public blasé des générales.

Le lendemain, les journaux parlèrent beaucoup de ce ballet. Souvarine avait tenu à déclarer que l'idée lui en était venue dans un cauchemar ; ce dernier l'avait tellement impressionné, avait si fortement hanté ses souvenirs, qu'il n'avait pu s'en délivrer qu'en le « projetant » sous la forme scénique à laquelle on avait assisté. Les échos relataient l'anecdote sur un ton qui allait de l'ironie légère à la gravité convaincue.

Les représentations des ballets Raymond Poinso se poursuivirent avec leur habituel succès pendant des semaines. Ce fut vers ce moment que Serge Souvarine commença d'avoir des songes inquiétants et hideux. Il s'en ouvrit à Sylvia, qui y vit un résultat du surmenage des derniers mois, et peut-être une réaction due à l'emprise sur l'imagination de son mari du thème du « *Boléro* ».

Souvarine faisait toujours à peu près le même rêve. Il se voyait d'abord dansant le ballet, dans des décors fantastiques et vagues qui étaient sans équivalent avec ceux de la scène. Devant lui virevoltait, l'invitant à le suivre, une forme indécise au visage masqué : sa partenaire. Elle l'entraînait le long de paysages successifs, à chacun desquels correspondait une couleur différente. L'étendue en était sans limites, peuplée d'autres formes lointaines et mouvantes. Et l'atmosphère qui y régnait devenait de plus en plus nébuleuse.

Puis, sur des harmonies inaudibles qui, comme celles du « *Boléro* », prenaient fin en se disloquant et se rompant, il arrachait le masque de la forme dansante, *et c'était l'ange de la mort* — l'ange noir aux personifications multiples — qui se tenait devant lui... Il hurlait en silence et essayait en vain de fuir. Il savait qu'il allait voir ce qui ne devait être vu. Devant lui, s'ouvraient des abîmes soudains de ténèbres, où il se sentait plonger. Il éprouvait alors l'impression d'une perte progressive de conscience, puis d'un vertigineux retour en arrière, comme une chute — jusqu'à réintégrer son corps, se retrouver dans son lit, le front baigné d'une sueur froide.

Ces rêves se renouvelèrent de plus en plus fréquemment, au point d'affecter les nerfs de Souvarine. Il consulta des médecins, pour se voir prescrire des drogues qui restèrent sans résultat et du repos qu'il ne pouvait prendre. Il devint déprimé, irritable, ainsi que curieusement envahi, de jour en jour davantage, par une répugnance instinctive à danser le fameux « *Boléro* », qui était à l'affiche en alternance avec d'autres ballets.

Sylvia s' alarma sérieusement de l'état de son mari. Elle en était venue à prendre peur du visage qu'il lui présentait en dansant avec elle le ballet. Ce visage se tendait, se crispait de plus en plus, au fur et à mesure qu'approchait le moment de la « chute du masque » ; il semblait gagné par l'attente de quelque révélation. Dans cette figure blême aux traits creusés par le maquillage, cernés par la sueur, Sylvia était incapable de reconnaître la figure familière de Serge, comme si un démon inconnu s'était substitué à lui.

Quand il lui arrachait le masque, l'éclat soudain hagard de ses yeux l'effrayait. En le voyant tourner sur lui-même avant de s'abattre lentement jusqu'au sol, suivant les pas immuablement réglés de la danse, elle croyait presque à une sorte de réalité inexplicable, toujours renouvelée, de la mort fictive qu'il simulait aux yeux des spectateurs et aux siens.

Il ne redevenait lui-même que quelques instants après la fin du ballet, lorsque, le public salué, ils se retrouvaient ensemble dans les couloirs menant aux loges. Il lui souriait alors comme le dormeur surgi de son rêve, le nageur échappé à la noyade. Mais il détournait avec obstination et embarras la conversation chaque fois qu'elle tentait de lui parler de ses phantasmes. Peu à peu cependant, elle s'aperçut avec un certain affolement qu'il commençait à éprouver vis-à-vis d'elle, même en dehors de la scène, ce sentiment de *recul* vaguement halluciné dont il était maintenant habité en face du personnage qu'elle incarnait dans le ballet. Il se mit d'abord à l'éviter, puis même à la fuir. Elle retrouvait dans son visage quotidien cette expression de frayeur, de fascination hypnotisée, qu'il lui offrait aux feux des projecteurs. Elle eut à plusieurs reprises l'impression qu'il la regardait comme on regarde un serpent.

Leur vie s'empoisonna ; elle renonça à lui parler pour éviter les querelles que ses interventions déclenchaient. Ils cessèrent même d'habiter en commun. Il avait émigré dans un autre appartement de l'hôtel où logeait la troupe, prétextant que la solitude était nécessaire à son repos. Ils ne se retrouvaient plus que le soir au théâtre, n'échangeant que quelques paroles accessoires entre les représentations. Les camarades de Serge étaient tous fâcheusement impressionnés par son état, mais n'osaient y faire allusion devant Sylvia, à la vue de son désarroi.

Les représentations se donnaient toujours à salle comble, mais le terme de l'engagement s'approchait. On afficha un soir la dernière du « *Boléro* ». Le ballet se donnait au début de la reprise, après l'entracte. C'était le seul où Serge et Sylvia parurent ce soir-là. Le premier s'était enfermé dans sa loge dès le début du spectacle. Et on vit arriver la seconde au théâtre assez tard, vers dix heures et demie, au début de l'entracte, et se hâter vers les loges. À l'habilleuse qui lui offrait ses services, elle répondit avant de refermer sa porte qu'elle n'avait besoin de personne.

Le rideau se leva vingt minutes plus tard. Le ballet débutait dans une ombre bleutée, où se révélaient successivement les formes voilées qui venaient à tour de rôle entourer le danseur avant de s'effacer. Puis, dans le soudain embrasement des projecteurs rouges, apparaissait la silhouette noire de Sylvia. Un léger murmure d'admiration parcourut la salle à son entrée, à la vision des reflets moirés qui s'allumaient sur son costume — une tunique étroite prolongée en arrière par une sorte de cape, avec de curieuses manches qui recouvraient ses mains. Son visage entouré d'une épaisse mantille était voilé de l'habituel masque noir, mais les autres danseurs et les machinistes, dans les coulisses, avaient remarqué avec surprise que le costume n'était pas celui qu'elle portait habituellement.

Les figures du ballet s'ordonnèrent et se succédèrent, aux accents insistants de la musique. Mais il devint vite évident, aux yeux des plus proches spectateurs, que l'exécution de ces figures comportait un élément insolite. Serge Souvarine dansait dans un style bizarrement heurté et essoufflé qui n'était pas le sien ; sa partenaire au contraire appuyait avec une insistance excessive la moindre de ses attitudes, le moindre de ses pas.

Dans la dernière partie du ballet, où les deux danseurs restaient seuls en scène, ces caractéristiques devinrent encore plus frappantes. Sylvia se mettait à souligner tous ses mouvements avec une sorte de sécheresse mécanique, tandis que les évolutions de son partenaire se faisaient toujours plus pesantes et maladroites. Les spectateurs attentifs remarquèrent alors que les traits ruisselants de sueur de Souvarine, au lieu d'avoir l'aspect figé qui est de mise chez les danseurs, étaient déformés. Et tirillés par d'incompréhensibles grimaces, *dénaturés* comme sous l'effet d'une émotion extrême.

L'intensité de la musique s'enflait régulièrement et le rythme du ballet se poursuivait, inexorable. Des premiers rangs, on voyait maintenant Souvarine haleter comme s'il étouffait. Il y eut un certain remous d'agitation dans les fauteuils d'orchestre, que les « chut » impératifs venus du balcon firent s'éteindre.

Puis les dernières mesures du « *Boléro* » préludèrent, avec la modulation finale, au renversement brusque de la mélodie. C'était l'instant où, dans le déchaînement croissant de la danse, Souvarine arrachait le masque de Sylvia avant de se reculer et de s'affaïsser. Les observateurs dans les coulisses constatèrent alors que Sylvia, au lieu de se tenir face à la rampe, comme elle devait normalement le faire à cette seconde pour dévoiler au public son maquillage mortuaire, lui tournait au contraire résolument le dos. En même temps, les projecteurs s'éteignirent pour ne laisser subsister que la seule tache lumineuse blafarde destinée en principe à révéler la figure de la danseuse.

Tout ensuite se passa très vite, et la pénombre ambiante devait rendre les déclarations des témoins hésitantes et imprécises. La seule chose certaine, c'est qu'ils virent Souvarine, dont la silhouette se détachait comme une ombre sur le clair-obscur de la scène, enlever d'un geste plus brutal qu'à l'accoutumée le masque de la femme en face de lui, et s'éloigner d'elle sur-le-champ comme *projeté* littéralement en arrière, avec un cri d'horreur. Ce cri interminable qui n'avait rien d'humain, ce cri qui résonna jusqu'aux combles et souleva la panique dans la salle, n'avait pas encore éteint ses échos que le danseur s'écroulait lourdement, comme cassé en deux, dans un bruit mat de chute.

Une seconde plus tard, la scène était envahie dans le tumulte par chaque côté des coulisses, derrière le rideau hâtivement baissé, tandis que s'allumaient les lumières. Et maintenant, voici ce qui ressortit de tous les rapports ultérieurs : on ne trouva sur les planches que le corps inerte et recroquevillé de Serge Souvarine, le

visage figé dans une expression de terreur, et, jetées à terre, la tunique-cape et la mantille noires qu'on avait vues à sa partenaire. *Mais celle-ci elle-même avait disparu.*

On reconnut également, dans l'objet qu'étreignait la main crispée du danseur, un curieux masque d'une matière semblable à de la cire très malléable et qu'on identifia, une fois détaché le premier masque théâtral de velours noir qui le dissimulait à demi, comme une imitation parfaite, à l'égal de la vie même, du visage de Sylvia...

Tout le reste n'est que mystère insurmontable et ombres dans la nuit. Il y eut cette déclaration d'un machiniste qui certifia avoir entrevu au coin de la mantille, au moment où Souvarine arrachait le *faux visage* de la créature qui lui faisait face, les contours fugitifs d'un autre visage terreux, tirillé d'ombres, à l'aspect hallucinant. Mais quelle valeur attacher à un tel témoignage en de telles circonstances ?

La seule vérité indéniable est la suivante. À la fin de la soirée, on apprit par téléphone que Sylvia Beauchamp avait été transportée dans le coma et opérée d'urgence à l'hôpital Marmottan, à la suite d'un accident d'auto survenu *peu avant dix heures du soir*. Elle était dépourvue de pièces d'identité et seul un interne, qui l'avait tardivement reconnue d'après une photo parue dans la presse, avait permis de prévenir le théâtre. L'enquête n'établit jamais *qui*, sous les yeux de plus de mille personnes, avait tenu sa place. On ne retrouva dans sa loge nulle trace qui signalât qu'elle avait été utilisée, ni rien nulle part qui permît d'expliquer la disparition incompréhensible de la danseuse au masque. L'habilleuse qui avait vu celle-ci de près, enfin, ne put fournir aucun détail, sinon que sa voix lui avait fait l'étrange impression d'un « disque usé ».

Serge Souvarine mourut dans la nuit, sans avoir repris sa conscience, après un long délire où il clamait sa frayeur d'être emmené par une figure affreuse qui n'était pas de la terre.

*Parution originale in Fiction n°17, 1955*